

HEBDOMADAIRE

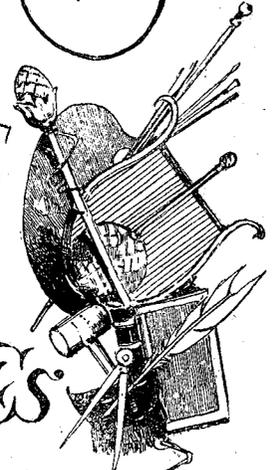
ILLUSTRE

LE MONDE LYONNAIS

LITTÉRATURE

THÉÂTRES

BEAUX-ARTS



Directeur : FRANÇOIS COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

8, RUE MULET. LYON

Bureaux de Vente, 31, Rue Tupin

SOMMAIRE DU N° 61

- CAUSERIE. LA CORVÉE DU JOUR DE L'AN . . . FRANÇOIS COLLET.
- LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES. CARLOS.
- SONNET ÉCRIT SUR LE CARNET D'UN MÉDECIN R MILES.
- L'ASTHME DU NOTAIRE, NOUVELLE . . . MARIUS JOULIE.
- LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI. LE BONHOMME POURQUOI.
- A TRAVERS LES LIVRES. CHARLES LAVENIR.
- REVUE DES THÉÂTRES. OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
- GEORGE SAND ET LA RÉPUBLIQUE DE 1848. PAUL VIGNET.
- FORTRAITS-MÉDAILLONS. FLORIAN, SON NET CASIMIR PERTUS.
- LA NYMPHE. LOUIS LE CARDONNEL.
- PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT E. MEUNIER, etc.

ILLUSTRATIONS

LE VIEUX BUVEUR, d'après GABRIEL METZU. — JÉSUS DEVANT PILATE, d'après MAARTEN VAN HEEMSKERCK. — INTÉRIEUR HOLLANDAIS, d'après PIETER DE HOOCH. — LE FUMEUR, d'après ADRIAEN BRAUWER. — LA RONDE DE NUIT d'après REMBRANDT VAN RYN. — L'ENFANT PRODIGE d'après GÉRARD HONTHORST.



ABONNEMENTS

	Un an	Six mois
FRANCE ET ALGÈRE.	12 FR.	6 FR.
UNION POSTALE.	15 »	8 »

Le Numéro : 25 centimes

A. QUANTIN, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'Enseignement des Beaux-Arts

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

PAR

JULES COMTE

CHEF DE LA DIVISION DE L'ENSEIGNEMENT AU MINISTÈRE DES ARTS

La Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts comprendra une centaine de volumes, Sept volumes de tête traiteront des principes de l'art, de ses formules générales, des grandes règles qui, dans chaque art, sont de toutes les époques, de tous les pays et de toutes les écoles. Le premier sera intitulé du *Rôle et de l'Histoire générale de l'art*; les six autres : la *Peinture*, la *Sculpture*, l'*Architecture*, l'*Ornementation*, la *Gravure* et la *Musique*.

Les volumes suivants auront chacun un sujet spécial. Ils traiteront de l'histoire détaillée de chaque art par périodes et par pays, et des diverses applications de l'art à l'industrie.

Ils seront tous du même format in-8^o, illustrés de nombreuses gravures, et se vendront séparément cartonnés en percaline grise, au prix uniforme de fr. 3.50.

VOLUMES PUBLIÉS EN DÉCEMBRE 1881

3 FR. 50 FRANCO, CHAQUE VOLUME CARTONNÉ

LA PEINTURE HOLLANDAISE, par M. HENRY HAVARD, 1 volume de 288 pages et 92 gravures.

LA MOSAÏQUE, par M. GERSPACH, chef du Bureau des Manufactures nationales au Ministère des Arts. 1 volume de 272 pages et 68 gravures.

L'ANATOMIE ARTISTIQUE, par M. MATHIAS DUVAL, professeur à l'École des beaux-arts et à la Faculté de médecine. Un volume de 336 pages et 77 gravures.

L'ARCHÉOLOGIE GRECQUE, par M. COLLIGNON, professeur d'antiquités grecques et romaines à la Faculté des lettres de Bordeaux. Un volume de 368 pages et 141 gravures.

VOLUMES A PARAÎTRE EN 1882

VOLUMES GÉNÉRAUX

PRÉCIS D'UNE HISTOIRE DE L'ART, par M. EUG. GUILLAUME, de l'Institut. — LA SCULPTURE, par M. DE RONCHAUD, Directeur des musées nationaux et de l'Enseignement des arts. — LA PEINTURE, par M. PAUL MANTZ, Directeur de la Conservation au Ministère des Arts. — LA GRAVURE, par M. le vicomte Henri DELABORDÉ, de l'Institut. — L'ARCHITECTURE, par M. CHIFFEZ, Inspecteur de l'Enseignement du dessin. — L'ORNEMENTATION, par M. PH. BURTY, Inspecteur des beaux-arts. — LA MUSIQUE, par M. BOURGAULT-DUCOUDRAY, professeur au Conservatoire.

VOLUMES SPÉCIAUX

LA PEINTURE FRANÇAISE, par M. le MARQUIS DE CHENNEVIÈRES, ancien Directeur des beaux-arts. — LA PEINTURE ITALIENNE, par M. G. LAFENESTRE, Inspecteur des beaux-arts. — LA PEINTURE ESPAGNOLE, par M. PAUL LEFORT, Inspecteur des beaux-arts. — LA PEINTURE

ANGLAISE, par M. ERNEST CHESNEAU. — LA PEINTURE FRANÇAISE MODERNE, par M. ROGER BALLU, Inspecteur des beaux-arts. — LA CÉRAMIQUE, par M. HENRY HAVARD. — LA SCULPTURE ITALIENNE, par M. G. LAFENESTRE, Inspecteur des beaux-arts. — LA SCULPTURE FRANÇAISE, par M. A. DE MONTAIGLON, professeur à l'École des chartes. — INVENTAIRE ARTISTIQUE DE LA FRANCE, par M. MARIUS VACHON. — LA MYTHOLOGIE FIGURÉE, par M. COLLIGNON, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. — L'ARCHÉOLOGIE ÉTRUSQUE ET ROMAINE, par M. MARTHA, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. — L'ARCHITECTURE GOTHIQUE, par M. LOUIS GONSE, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*. — LA TAPISSERIE, par M. EUG. MUNTZ, bibliothécaire de l'École des beaux-arts. — L'ART BYZANTIN, par M. BAYET, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. — L'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, par M. MASPERO, professeur au Collège de France. — LES STYLES FRANÇAIS, par M. CHIFFEZ, Inspecteur de l'Enseignement du Dessin. — LES PROCÉDÉS ACTUELS DE GRAVURE, par M. DE LOSTALOT, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Viendront ensuite des volumes spéciaux sur les architectures de l'antiquité, de l'Italie, du Nord, sur les bois sculptés, les pierres dures et les médailles, la construction, la joaillerie et la bijouterie, l'orfèvrerie, la verrerie, les étoffes, les ivoires, les bronzes, le costume, etc., etc.

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

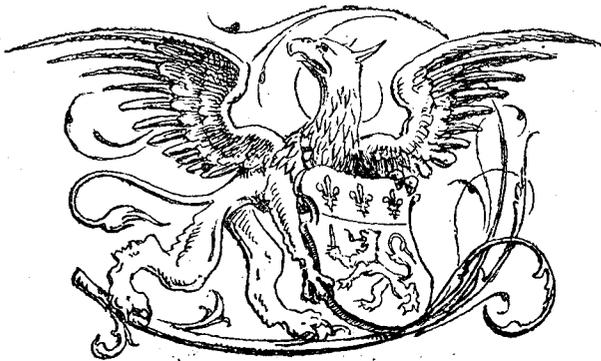
DES LETTRES ET DES ARTS

SOMMAIRE

CAUSERIE, LA CORVÉE DU JOUR DE L'AN . . .	FRANÇOIS COLLET.
LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES.	CARLOS.
SONNET ÉCRIT SUR LE CARNET D'UN MÉDECIN.	R. MILES.
L'ASTHME DU NOTAIRE, NOUVELLE . . .	MARIUS JOULIE.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI	LE BONHOMME POURQUOI.
A TRAVERS LES LIVRES	CHARLES LAVENIR.
REVUE DES THÉÂTRES	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
GEORGE SAND ET LA RÉPUBLIQUE DE 1848.	PAUL VIGNET.
PORTRAITS-MÉDAILLONS. FLORIAN, SON- NET	CASIMIR PERTUS.
LA NYMPHE	LOUIS LE CARDONNEL.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT	E. MEUNIER, etc.

ILLUSTRATION

LE VIEUX BUVEUR, d'après GABRIEL METZU. — JÉSUS DEVANT PILATE, d'après MAARTEN VAN HEEMSKERCK. — INTÉRIEUR HOLLANDAIS, d'après PIETER DE HOOCH. — LE FUMEUR, d'après ADRIAEN BRAUWER. — LA RONDE DE NUIT, d'après REMBRANDT VAN RYN. — L'ENFANT PRODIGE, d'après GÉRARD HONTHORST.



❖ CAUSERIE ❖



L'est d'usage, chaque année, à l'approche du premier janvier, de dresser une liste générale de ses amis et de ses connaissances.

La liste une fois dressée, sévèrement révisée et réduite autant que possible, chaque nom inscrit est

relu, médité et marqué d'un signe particulier qui indique le genre de « politesse » que l'on se propose de faire à la personne qui en est détenteur.

A l'un vous enverrez votre carte, par la poste, dans une enveloppe ouverte, avec un timbre de cinq centimes.

D'autres confient la leur aux subalternes de M. Cochery simplement entourée d'une petite bande de papier, ce qui dispense de l'enveloppe et ne coûte qu'un centime de timbre.

Il faut être économe, même en faisant des politesses à ses amis.

Il y a des gens auxquels on porte sa carte soi-même, ce qui est une jolie manière de leur faire comprendre qu'on s'est dérangé pour aller jusque chez eux, uniquement parce qu'on se croyait obligé de le faire, mais qu'on n'a aucune envie de les voir.

Pour d'autres, on joint à l'envoi de sa carte celui d'un sac de bonbons, de quelques fleurs ou d'un cadeau plus ou moins dispendieux.

A d'autres enfin, on fait une visite, à pied ou en voiture, en frac ou en redingote, la veille, le jour ou le lendemain du premier janvier, ou huit jours avant ou quinze jours après.

Les moins pressées se font « dans le courant du mois ».

Comme on le voit, l'usage a mis entre nos mains une échelle graduée extrêmement ingénieuse, un véritable thermomètre de la politesse, par le moyen duquel nous instruisons sûrement nos amis du degré d'affection ou d'indifférence auquel est monté ou descendu notre amitié pour eux à la liquidation de fin d'année.

La reconnaissance est aussi un élément qui devra faire varier dans de notables proportions le thermomètre susdit.

Il est évident que l'homme qui vous a rendu un grand service pendant l'année qui vient de s'écouler, ou chez lequel vous avez diné tous les jours, sera plus votre ami, le premier janvier, que celui qui vous a emprunté de l'argent ou vous a invité une fois à partager avec lui son œuf à la coque et sa côtelette jardinière.

A obligation égale, le service rendu il y a huit jours influera plus sur le thermomètre que celui rendu il y a six mois.

Enfin l'avenir est aussi pour quelque chose dans vos petits calculs d'amitié. Ainsi vous ferez une politesse plus accentuée à l'homme dont vous attendez une faveur qu'à celui dont vous pensez n'avoir rien à tirer.

Vos créanciers et les actionnaires de la maison de Banque dont vous êtes le directeur ont droit chacun comme compensation à une politesse spéciale.

Vous le voyez, tout cela est coté, tarifé, sujet à la hausse et à la baisse, comme la rente et les obligations de l'emprunt tunisien.

Ces diverses opérations sont comprises sous le nom général de « corvée du Jour de l'an ».

Nul ne peut se dispenser de la corvée du Jour de l'an, pas même le facteur qui vous apporte vos lettres, pas même votre concierge.

Ces deux estimables fonctionnaires vous doivent une visite, en retour de laquelle vous leur devez,

vous, une poignée de mains et une ou plusieurs pièces de cent sous.

Le domestique qui vous sert à écouler votre mauvaise humeur, le cantonnier qui balaye la rue devant votre maison, l'employé qui remet de l'eau dans votre compteur à gaz, celui qui, par le moyen d'une pompe puissante et d'appareils aussi ingénieux que compliqués, vous débarrasse d'un voisinage nauséabond,

le commissionnaire qui fait vos courses, le coiffeur qui dissimule votre calvitie, doivent vous souhaiter la bonne année

Il est des obligations auxquelles on ne peut se soustraire.

C'est égal. Nadaud a dit quelque part qu'il est d'un bon philosophe de se laver une fois l'an. Il ne l'est pas moins de dresser une fois l'an aussi une liste des amis que l'on possède.

Ce n'est pas trop pour ne pas les oublier. Sans compter qu'on se trouve toujours en avoir, ce jour-là, beaucoup plus qu'on ne pensait. Ce qui ne laisse pas que de vous remonter le moral.

FRANÇOIS COLLET.



GABRIEL METZU

Le Vieux Euvreur (Musée d'Amsterdam). — Gravure extraite de l'Histoire de la Peinture hollandaise, par HENRY HAVARD

— A. QUANTIN, ÉDITEUR —

LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES

Opéra: *L'Institution Sainte-Catherine*, comédie en quatre actes, en prose, par M. ABRAHAM DREYFUS.

Paris, 4 janvier 1882.



Je suis un peu en retard avec *L'Institution Sainte-Catherine*. On n'est pas toujours très libre en ce moment, et je n'ai pu aller à l'Odéon en temps utile pour en parler la semaine dernière. Je vous en adresse toutes mes excuses ainsi que mes meilleurs souhaits de bonne année.

Pour peu que vous alliez dans le monde d'une façon un peu suivie, vous avez rencontré des jeunes filles qui ont débuté, c'est le mot, dans les salons de fort bonne heure, qu'on voit inévitablement à tous les bals, à toutes les réunions, quel qu'en soit le prétexte, et qui fatiguent plusieurs générations de danseurs. Leurs contemporaines se marient et disparaissent, cédant la place à d'autres. Elles restent fidèles au poste, et on ne peut entrer dans la moindre soirée sans les voir assises, un sourire engageant sur les lèvres et le carnet de bal à la main. Derrière, se tient la mère, souriant aussi, mais avec une anxiété mal dissimulée. Est-ce aujourd'hui, se demande-t-elle, que je vais enfin trouver un gendre? Ma fille est adorable, beaucoup se marient qui ne la valent pas, et je peux me rendre la justice que je n'ai laissé échapper aucune occasion de la produire.

Ainsi raisonne et se déssole M^{me} Petitbourg.

M. et M^{me} Petitbourg ont deux filles, Cécile et Laure, qui son bien en âge d'être mariées, et qui réunissent toutes les qualités physiques et morales. Malheureusement la dot brille par son absence. M. Petitbourg, membre de l'Institut, conservateur du musée préhistorique, et le plus brave homme de la terre, n'a pour vivre, lui et toute sa smala, que d'assez minces appointements. Sa femme, dans l'espoir de faire faire à leurs filles un mariage avantageux, les a montrées partout, au grand ennui de l'honorable membre de l'Institut, pour lequel les bals sont sans aucun attrait. Mais on lui persuade que cette vie échevelée est nécessaire, s'il veut bien établir ses filles, et il se résigne en père dévoué qu'il est. Mais jusqu'à présent on n'a rien vu venir, et les deux demoiselles Petitbourg, accompagnées de leur tante, M^{lle} Dorothee, une bonne vieille fille qui personnifie à leurs yeux l'avenir qui les attend, ont reçu des jeunes gens, parfois indignes du nom de chevaliers français, le sobriquet significatif de l'Institution *Sainte-Catherine*. Les pauvres enfants sont jeunes, mais on les voit depuis si longtemps qu'on ne les regarde plus comme telles. En outre, les manèges de la bonne M^{me} Petitbourg sont connus et passés à l'état de légende.

Dans un bal de bienfaisance, Cécile fait la conquête d'un jeune homme qui, par sa jolie tournure et sa grande fortune, paraît à M^{me} Petitbourg un gendre idéal. Il importe de ne pas laisser

échapper Lucien Thimonier, et de profiter de l'empressement qu'il témoigne à la jeune fille.

Au second acte, le lendemain du bal, nous trouvons chez les Petitbourg. Changement sur toute la ligne, les papillons sont redevenus chrysalides! Ces dames, hier soir, si élégantes, vaquent prosaïquement aux soins du ménage. Les petites, en robes plus que modestes, se confectionnent des toilettes qu'on jurerait signées de la bonne faiseuse, ou plutôt du bon faiseur, et M. Petitbourg va et vient en tripotant ses bibelots préhistoriques.

Tout à coup la bonne annonce le docteur Sautriot, moitié médecin, moitié charlatan, un type de second plan, mais assez finement dessiné. M^{me} Petitbourg, ne voulant pas être surprise dans un attirail aussi négligé, vide la place avec tout son monde, et charge M^{me} Ardouin, une jeune veuve de ses amies, la confidente de ses espérances et de ses déceptions, qui se trouve là tout à propos, de recevoir pour elle.

Le visiteur expose à M^{me} Ardouin ce qui l'amène. Il vient prévenir les Petitbourg que M. Thimonier, poussé par son fils Lucien, se rendra chez eux le jour même sous un prétexte quelconque. Il explique que c'est le meilleur homme du monde, mais maniaque comme tout, et persuadé que son fils, qui ne partage pas ses petites manies, est un étourdi et un cerveau brûlé, auquel il faut une femme ayant de l'ordre et de la tête pour deux. Que la famille Petitbourg montre donc en sa présence la plus grande simplicité, la plus grande régularité. Une

pendule qui ne marcherait pas, un meuble qui ne serait pas à sa place, un tableau qui n'aurait pas son pendant ou qui ne serait pas accroché d'aplomb, feraient un effet désastreux sur ce ressort irréprochablement monté qui s'appelle M. Thimonier. M^{me} Ardouin promet de s'acquitter de la commission, mais elle a son idée.

La jeune et jolie veuve n'a pas le moins du monde renoncé au mariage. Les naïfs Petitbourg ne doutent pas que ce ne soit en vue de leurs filles qu'elle relance les épouseurs, mais en réalité elle travaille pour son compte. Lucien lui irait comme un gant. Aussi, loin de donner à M^{me} Petitbourg les excellents conseils du docteur Sautriot, elle persuade à la pauvre femme qu'il faut à tout prix éblouir M. Thimonier par la toilette et l'élégance de ces demoiselles, le nombre et la qualité des relations de la



MAARTEN VAN HEEMSKERCK

Jésus devant Pilate. — Gravure extraite de l'*Histoire de la Peinture hollandaise*, par HENRY HAVARD

— A. QUANTIN, ÉDITEUR —

famille. M. Thimonier arrive, et vous voyez d'ici l'impression qu'il reçoit. Plus Mme Petitbourg s'efforce de briller, plus il devient froid, circonspect, réservé. Cependant Mme Ardouin, véritable tartuffe femelle, l'entreprend sans en avoir l'air, flatte habilement ses goûts, se fait valoir, et, tout en paraissant louer les demoiselles Petitbourg, dit d'elles tout ce qu'il faut pour qu'il les prenne en grippe. Déjà mal disposé, il déclare à son fils que ce mariage lui convient de moins en moins.

Au troisième acte, l'auteur réunit comme il peut tous les personnages à l'établissement thermal du docteur Sautriot. La famille Petitbourg n'a pas perdu ses espérances, quoiqu'elle trouve inexplicable l'attitude réservée de M. Thimonier. Mme Ardouin poursuit courageusement la conquête du père pour arriver à celle du fils, mais à des ouvertures un peu trop claires qu'elle fait à Lucien, celui-ci, qui décidément est moins fou que son père se le figure, la remet très gentiment à sa place.

Celui qui finit par souffrir le plus de cette position fautive est l'honnête M. Petitbourg. Il demande un entretien au père Thimonier, et, après avoir essayé, mais vainement, de faire de la diplomatie, il lui dit à brûle-pourpoint : « Décidément, faites-vous la demande ou ne la faites-vous pas ? » M. Thimonier, surpris et choqué, fait comprendre que les allures de ces demoiselles l'effraient un peu. M. Petitbourg voit alors la faute de sa femme, et fait un tableau amusant et pathétique des inquiétudes d'une famille peu fortunée pour établir ses enfants. Tout cela est dit avec un accent de bonhomie et de sincérité qui émeut M. Thimonier, mais ne le fait pas changer de résolution, et les deux hommes se séparent en rompant sans retour. La scène est jolie mais tourne mal. M. Thimonier devrait voir en causant avec M. Petitbourg à qui il a affaire, et lui demander sa fille Cécile, sans attendre qu'un galant homme se soit battu avec un fat à propos de Laure et ne la choisisse pour femme. Le quatrième acte aurait été supprimé de la sorte et la pièce n'en marcherait que mieux.

C'est là le défaut de la comédie de M. Abraham Dreyfus. Elle part d'une idée juste, elle peint assez exactement un côté piquant des mœurs de la bourgeoisie, mais elle traîne un peu, elle est trop délayée, elle manque de cohésion. M. Dreyfus n'avait fait jusqu'ici que des pièces en un acte dont quelques-unes charmantes. Il a voulu écrire une grande comédie et n'a réussi qu'à moitié. Par exemple, il est difficile de s'approcher davantage du succès complet. Un acte de moins, quelques coups de ciseaux habiles dans les trois autres, et il y était. Avec le talent de M. Dreyfus, on peut être certain que ce n'est que partie remise.

L'*Institution Sainte-Catherine* est jouée avec beaucoup d'ensemble. Pradeau, engagé spécialement, est excellent dans le rôle de Petitbourg. Cornaglia, sans tomber dans la caricature, donne une physionomie bien plaisante au père Thimonier. Laure et Cécile se présentent à nous sous les gracieux visages de Mlles Sisos et Malvau. Mmes Crosnier et Raucourt jouent fort bien Mme Petitbourg et Dorothée. M^{me} Grivot est trop jolie et trop sympathique pour le rôle de Mme Ardouin ; elle le rend avec son talent ordinaire. MM. Amaury, Rebel, Albert Lambert et Verlé complètent un ensemble qui fait le plus grand honneur à l'Odéon.

Succès vif et mérité au Palais-Royal avec le *Mari à Babette*, de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille. J'en parlerai la semaine prochaine.

CARLOS.



SONNET

ÉCRIT SUR LE CARNET D'UN MÉDECIN

*Petit livre, dont chaque page,
Va se noircir de noms divers,
Où l'on verra, triste assemblage,
Les étés proches des hivers ;*

*Où (pour parler autre langage)
Les pauvres hommes découverts
Montreront leur affreux bagage
De maux, de douleurs et de vers ;*

*Prouve-nous que la médecine
Arrache à la Mort assassine
Ceux qu'elle avait presque frappés.*

*Bientôt tu seras plein, peut-être.
Alors, ô livre, pour ton maître,
Sois un livre de réchappés !*

R. MILES.

L'ASTHME DU NOTAIRE



DOLPHE!... Alors, tous les soirs maintenant, tu vas quitter tes bottines ?

— Mais, belle ! je quitte mes bottines pour mieux me chauffer les pieds.

— Je te prie de les remettre, voilà tout. »

Après s'être chauffé un brin les pieds au poêle de faïence, et avoir remis ses bottines, M. Levert se dirigeait vers le canapé. Il avait l'habitude d'ébaucher tous les soirs un léger somme.

« Adolphe!... laisse donc ce canapé tranquille. Tu vas encore m'érafler la tapisserie avec tes pieds. Tu vas m'encrasser les coussins. Mets au moins un mouchoir sous ta tête, je te prie. »

Dans tout le canton, M^{me} Levert passait pour être une pie-grièche, une de ces femmes grincheuses qui s'amuse à picorer sur tout le monde, à chercher toujours des insectes dans la paille du voisin, à colporter les mauvais cancans, à perdre auprès de monseigneur le crédit de leur curé, à rendre la vie dure à leur mari, et à espionner leur domestiques.

Au physique, c'était une femme de taille moyenne, maigre et sèche comme un sarment, le haut du corps courbé par des flexions continuelles vers la table à ouvrage ; le front court, tout plissé en zig-zag par des rides irrégulières, et dont les pensées s'étouffaient sans se

trahir sous deux larges bandeaux plats; la bouche imperceptible, aux lèvres minces, serrées, pâles et contournées à la chinoise, en arc du cercle; les yeux bleus d'acier, toujours clignotants; les mains longues, effilées, des mains de dévote, faites pour tourner les feuillets d'un livre d'Heures ou griffer les « bonnes amies ».

M. Levert était tout à fait le rebours, l'antipode de sa femme, et il faut que la Providence soit, par moments, bien distraite pour avoir fait rencontrer et lier deux êtres aussi diversement façonnés. Lui, était un homme rond, ventru, bon enfant, ayant le cœur sur la main, se faisant raconter par les mendiants qui passaient dans le bourg leurs vilaines histoires, pour s'apitoyer. Mais trouvant que, malgré tout, dans l'année, il y a plus de jours de soleil que de jours de pluie; disant tout le bien possible de son curé, se répandant comme pas un, quand venait le temps des élections, et tout aussi bien pour le député de l'opposition que pour celui du gouvernement; recevant, sans les compter, les maigres honoraires dont le gratifiait l'avare générosité de ses clients; se mettant en quatre pour rendre service, quémendant de ci de là à la préfecture pour ses protégés un bureau de poste ou un bureau de tabac; se laissant aller en petit comité à raconter ses fredaines, ses bonnes fortunes d'étudiant; se pâmant d'aise sous les mûriers de son jardin à la lecture d'un journal érotique; allant dans la vie comme il allait à son cercle, la canne trainante, la bouche épanouie et ouverte à l'air frais, le cœur léger, les yeux obliques, en quête d'un camarade ou d'une fillette.

La fillette!... Ah voilà! C'était son travers, sa griserie, son tourbillon qu'il essayait de fuir, et vers lequel il revenait toujours, toujours... son rêve rose dans les lourds sommes de l'après-midi; son petit coin parfumé dans sa vie bête et monotone...

(La suite au prochain numéro.)

MARIUS JOULIE.

LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI

La propreté est une belle chose, mais je ne crois pas qu'on l'ait inventée à Lyon.

Du moins, malgré de longues et laborieuses recherches, je n'en ai trouvé aucune trace en notre bonne ville, pas plus dans les temps passés que de nos jours.

Qui faut-il en accuser? Ma foi, je n'en sais rien. Mais avouons qu'il est véritablement déplorable de faire voir nos petits défauts aux étrangers dès qu'ils arrivent.

Est-il plus belle écurie d'Augias que la terrasse de la gare de Perrache? Il n'est pas un coin de la ville qui soit plus mal pavé. Ce ne sont que plaies et bosses. Le plus joli gâchi s'observe précisément sous la petite marquise centrale. Là, on voit en permanence de larges flaques pleines d'un liquide infecte et repoussant.

L'eau du ciel ne peut même pas venir à bout de laver cette mare, car il ne faut compter sur personne pour en faire la toilette.

Qui donc est chargé de l'entretien de ce charmant quartier?

Je voudrais bien le savoir, à seule fin de lui adresser tous mes sincères compliments.

LE BONHOMME POURQUOI.



PIETER DE HOECH

Intérieur hollandais (Musée du Louvre). — Gravure, extraite de l'histoire de la Peinture hollandaise, par HENRY HAVARD

— A. QUANTIN, ÉDITEUR —

A TRAVERS LES LIVRES

Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts. — A. QUANTIN, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît, Paris.



A maison Quantin ne se contente pas d'être l'éditeur des multiples et gracieuses publications que savent si bien apprécier les amateurs. Elle sait aussi, conformément au sage conseil du poète, mêler l'utile à l'agréable. L'œuvre qu'elle vient d'entreprendre, et que nous nous proposons de faire connaître aujourd'hui à nos lecteurs le prouve surabondamment. C'est une véritable encyclopédie que M. Quantin va livrer à la publicité. Il a été officiellement autorisé à faire paraître sa Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts sous le haut patronage de l'administration des Beaux-Arts.

Quel a été le but poursuivi par M. Quantin? Il est facile de le dire. L'enseignement des beaux-arts prend aujourd'hui une extension considérable. Le dessin est rendu obligatoire dans les écoles primaires et dans les lycées. Des diplômes sont institués pour les futurs professeurs chargés d'appliquer les méthodes nouvelles. Malheureusement à cet enseignement il manque une base. Les livres pratiques font partout défaut. Tandis qu'à l'étranger il

n'est pas d'école spéciale qui n'ait ses cours d'histoire de l'art, chez nous il n'y a rien, absolument rien. C'est cette lacune que M. Quantin a voulu combler. Pour atteindre ce but, un livre, on le comprend, quelque détaillé, quelque serré qu'il pût être, serait insuffisant. Aussi, au lieu d'un livre, est-ce une bibliothèque, une encyclopédie, comme je le disais plus haut, que nous aurons.

Il ne sera pas inutile d'indiquer le plan général de la collection dont les premiers volumes ont déjà commencé à paraître.

La *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* comportera d'abord, en guise d'introduction, sept volumes de tête chargés de traiter des principes de l'art, de ses formules générales, de la série de ces grandes règles qui, dans chacun des beaux arts, s'adaptent à toutes les époques, à tous les pays, à toutes les écoles. Ce sera, outre un premier volume consacré à l'étude du rôle et de l'histoire générale de l'art, six autres volumes intitulés : la *Peinture*, la *Sculpture*, l'*Architecture*, l'*Ornementation*, la *Gravure*, et la *Musique*.

Puis viendront les innombrables divisions de l'art et de ses applications, l'histoire détaillée de chacune de ses branches, leurs rapports avec l'industrie. Chaque volume sera signé par un écrivain autorisé et spécialement compétent. Je ne puis mieux donner l'idée de ce que sera cette publication qu'en reproduisant ici le titre des ouvrages à paraître en 1882 avec le nom des auteurs.

VOLUMES A PARAÎTRE EN 1882

VOLUMES GÉNÉRAUX

PRÉCIS D'UNE HISTOIRE DE L'ART, par M. EUG. GUILLAUME, de l'Institut. — LA SCULPTURE, par M. DE RONCHAUD, Directeur des musées nationaux et de l'enseignement des arts. — LA PEINTURE, par

M. PAUL MANTZ, Directeur de la Conservation au Ministère des Arts. — LA GRAVURE, par M. le vicomte HENRI DELABORDE, de l'Institut. — L'ARCHITECTURE, par M. CHIPIEZ, Inspecteur de l'enseignement du dessin. — L'ORNEMENTATION, par M. PH. BURTY, Inspecteur des beaux-arts. — LA MUSIQUE, par M. BOURGALT-DUCOUDRAY, professeur au Conservatoire.

VOLUMES SPÉCIAUX

LA PEINTURE FRANÇAISE, par M. le MARQUIS DE CHENNEVIÈRES, ancien Directeur des beaux-arts. — LA PEINTURE ITALIENNE, par M. G. LAFENESTRE, Inspecteur des beaux-arts. — LA PEINTURE ESPAGNOLE, par M. PAUL LEFORT, Inspecteur des beaux-arts. — LA PEINTURE ANGLAISE, par M. ERNEST CHESNEAU. — LA PEINTURE

FRANÇAISE MODERNE, par M. ROGER BALLU, Inspecteur des beaux-arts. — LA CÉRAMIQUE, par M. HENRY HAVARD. — LA SCULPTURE ITALIENNE, par M. G. LAFENESTRE, Inspecteur des beaux-arts. — LA SCULPTURE FRANÇAISE, par M. A. DE MONTAIGLON, professeur à l'École des Chartes. — INVENTAIRE ARTISTIQUE DE LA FRANCE, par M. MARIUS VACHON. — LA MYTHOLOGIE FIGURÉE, par M. COLLIGNON, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. — L'ARCHÉOLOGIE ÉTRUSQUE ET ROMAINE, par M. MARTHA, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. — L'ARCHITECTURE GOTHIQUE, par M. LOUIS GONSE, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*. — LA TAPISserie, par M. EUG. MUNTZ, bibliothécaire de l'École des beaux-arts. — L'ART BYZANTIN, par M. BAYET, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. — L'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, par M. MASPERO, professeur au Collège de France. — LES STYLES FRANÇAIS, par M. CHIPIEZ, Inspecteur de l'enseignement du Dessin. — LES PROCÉDÉS ACTUELS DE GRAVURE, par M. DE LOSTALOT, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts*.

La Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts

comprendra une centaine de volumes, vendus chacun au prix de trois francs cinquante cartonné. Chaque ouvrage contient un grand nombre d'illustrations admirablement gravées. Grâce à l'obligeance de M. Quantin, nous pouvons en mettre aujourd'hui quelques spécimens sous les yeux de nos lecteurs. Ces gravures sont extraites des quatre premiers volumes de la collection, parus dans la dernière quinzaine de décembre 1881, et que je vais maintenant passer rapidement en revue.



ADRIAEN BRAUWER

Le Fumeur (Musée du Louvre. Galerie La Caze). — Gravure extraite de l'*Histoire de la Peinture hollandaise*, par HENRY HAVARD

— A. QUANTIN, ÉDITEUR —

Le *Précis d'anatomie*, par M. Mathias Duval, professeur depuis dix ans déjà à l'École des Beaux-Arts, est un ouvrage, comme on se l'imagine, complètement technique. C'est à l'auteur lui-même que nous allons demander comment il a conçu son livre : « Le précis d'anatomie, dit-il, est destiné aux artistes qui, ayant commencé leurs études spéciales, reproduisent les formes soit d'après l'antique, soit d'après le modèle vivant; qui, en un mot, ont déjà ce qu'on pourrait appeler la notion empirique des formes, des attitudes, des mouvements. Il est destiné à leur fournir la notion scientifique de ces mouvements, de ces formes, de ces attitudes. Aussi, c'est bien moins la description du modelé de telle ou telle région que l'explication anatomique de ce modelé, de ses modifications à l'état de repos et de mouvement, que nous avons en vue. » Ce peu de lignes suffira, ce me semble, à faire comprendre quelle a été la pensée directrice de M. Mathias. Les sujets tout spéciaux dont traite le *Précis d'anatomie artistique*, me dispensent d'entrer dans de plus longs développements.

Passons au *Manuel d'archéologie grecque*, par M. Maxime Collignon, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. A tous ce livre présentera quelque utilité. Aux jeunes gens, il sera d'un grand secours pour leur rendre plus clairs les textes classiques. Aux artistes, aux gens du monde, il apprendra des choses que sans lui ils eussent peut-être toujours ignorées, peu soucieux d'aller puiser la science archéologique dans les volumineux ouvrages spéciaux où elle s'était jusque-là renfermée.

C'est le *Manuel d'Otfried Müller* que M. Collignon a suivi, au moins sur le plus grand nombre des points. Après avoir, dans un livre premier, rapidement fait connaître les origines de l'art grec, depuis la période gréco-pélas-

gique, jusqu'à la période gréco-orientale, l'auteur aborde le détail de ses diverses branches.

L'architecture vient la première. M. Collignon passe rapidement sur les monuments antérieurs à l'apparition des ordres, cette matière n'appartenant pas au cadre qu'il s'était proposé de remplir. Aux ordres, à leur origine, à leur description, il consacre tout un chapitre. Le suivant s'occupe des monuments eux-mêmes, temples, propylées, portiques, théâtres, odéons, stades. Le tout est écrit d'un style simple et facile.

Les illustrations dont fourmille le livre (il y en a cent cinquante) aident puissamment à l'intelligence du texte.

Viennent ensuite les différents âges de la sculpture, les noms des grands artistes, auteurs des immortels chefs-d'œuvre que nous admirons dans nos musées, échappés, en trop petit nombre malheureusement, à la main destructrice du temps. Rien de ce qui appartient à cette branche de l'art n'est oublié. Les stèles, les ex-voto aux divinités, les marbres relatifs à la vie ont place dans ce tableau rapide, mais complet, du développement de la

vie artistique chez les anciens habitants de la Grèce.

Je ne puis évidemment tout dire : aussi je renvoie le lecteur aux intéressants chapitres où sont successivement passés en revue les figurines de terre cuite, les vases peints, les plaques de terre cuite peintes, la numismatique et la glyptique, et enfin les bronzes, les objets de toilette, l'orfèvrerie et les bijoux.

J'ajouterai qu'en tête de chaque chapitre l'auteur donne une liste des ouvrages spéciaux auxquels il renvoie ceux qui désirent faire de chaque matière une étude plus approfondie.

Bien intéressante aussi est la *Mosaïque* de M. Gerspach.



REMBRANDT VAN RYN

La Ronde de nuit (Musée d'Amsterdam). — Gravure extraite de l'*Histoire de la Peinture hollandaise* par HENRY HAVARD — A. QUANTIN, ÉDITEUR —

C'est l'histoire de cette grande branche de l'ornementation dans tous les siècles et dans toutes les contrées, depuis l'antiquité jusqu'au nouvel Opéra de Paris. La technique, le procédé matériel, emplit tout un chapitre. Les artistes y trouveront toutes les indications qui leur sont nécessaires.

Qu'ils lisent aussi les pages qui suivent et qui sont intitulées : *l'Art*, les *Modèles*, *l'Art du maître mosaïste*, le *Rôle de la mosaïque dans l'art*. Ce sont d'utiles conseils qu'ils feront bien de méditer et de s'assimiler, autant qu'il sera en eux.

Je regrette que les bornes limitées d'un article de journal ne me permettent pas d'apprécier, comme il conviendrait de le faire, la *Peinture hollandaise*, de M. Henry Havard. Histoire abrégée d'une puissante école, ce livre mériterait à tous égards une exposition détaillée. Disons seulement, puisque le manque d'espace nous y contraint, que le livre de M. Havard est plein d'intérêt, et que l'éditeur a su choisir avec un soin intelligent les gravures destinées à l'illustrer.

En terminant, je souhaite bonne chance et succès à la nouvelle collection de M. Quantin. Il a fait, en entreprenant cette tâche, une œuvre utile dont tous profiteront, dont beaucoup lui sauront bon gré. Que les ouvrages qui suivront valent seulement, et ils les vaudront, le nom de leurs auteurs m'en est un sûr garant, ceux qui ont déjà paru, et la réussite est assurée.

CHARLES LAVENIR.



GERARD HONTHORST
L'Enfant prodigue (Dusseldorf). — Gravure extraite de
l'Histoire de la Peinture hollandaise, par HENRY HAVARD
— A. QUANTIN, ÉDITEUR —

REVUE DES THÉÂTRES

Les admirateurs de M^{lle} Dalmont, les mêmes qui avaient manifesté leur enthousiasme immodéré pour cette chanteuse, ont jugé à propos de recommencer leur petit tumulte à l'occasion de la deuxième représentation de *Guillaume-Tell*. On a donc crié la *rentrée*, la *rentrée*, avec plus de bruit que de conviction. Les spectateurs du parterre et de la quatrième galerie en ont été pour leurs frais. Les abonnés, les spectateurs des premières et des fauteuils d'orchestre ont laissé passer l'orage sans rien dire, et la représentation a pu s'achever sans autre encombre. Nous espérons donc que ces cris inconsi-

dérés ne se reproduiront plus. M^{lle} Dalmont a résilié de son plein gré devant l'unanimité des protestations qu'avait soulevées son admission. Elle est même remplacée, à l'heure qu'il est, par M^{lle} Warnots. Nous lui souhaitons, sur une scène de moindre importance que la nôtre, tout le succès qu'elle mérite. Mais il faut convenir que ses amis ont été bien maladroits, et que la jeune chanteuse a été bien mal conseillée. Il était inutile de faire une manifestation à son sujet. Les amis qui l'avaient entendue dans les concerts et fêtes de bienfaisance, auxquels elle avait bien voulu prêter son concours gracieux, auraient pu se rendre compte qu'après deux mois d'audition, les habitués de notre première scène devaient juger de l'acceptation ou du refus de cette chanteuse légère, avec plus de connaissance de cause qu'après un ou deux morceaux de concert, qui ne prouvent jamais que la bonne volonté d'un artiste, mais ne peuvent faire juger de son talent. M. Salomon, que des amateurs incompris ont bien voulu laisser chanter sans l'interrompre, s'est tiré du rôle écrasant d'Arnold avec tous les honneurs de la guerre. Tout à fait en possession de ses moyens, il a été des plus remarquables, soit comme chanteur, soit comme comédien. Il a été vaillamment secondé par MM. Seguin et Queyrel, et la représentation, à part les rôles secondaires, a été tout à fait digne d'une grande scène.

Quand la dugazon et la contralto joueront les rôles qu'elles doivent remplir, il y aura plaisir à venir entendre ce chef-d'œuvre de Rossini. Les auditeurs pourront, avec la nouvelle chanteuse légère, se faire une idée du trio du quatrième acte et de toute la scène finale qui sont une des meilleures pages musicales de la partition.

La semaine musicale n'a pas offert d'autres nouveautés. Quelques représentations de M^{me} Galli-Marié, dans *Mignon* et dans les *Dragons de Villars*, ont attiré la foule. Toutes les fois que cette grande artiste paraîtra sur la scène, ce sera la même chose. Mais quand on nous donnera pour lendemain de l'opéra comique avec M^{lle} Fincken dans le principal rôle, il faudra s'attendre à un abaissement des recettes.

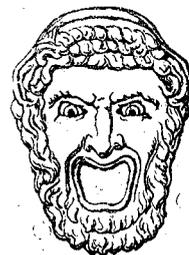
On nous annonce, pour la semaine prochaine, une représentation du *Nouveau Seigneur de village* et la première si attendue du *Prophète*.

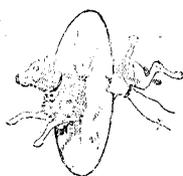
M. Salomon, M. Bataille et M^{lle} Marguerite Baux reprendront les rôles qu'ils ont déjà chantés à l'Opéra.

C'est M^{me} Appia-Potentini qui jouera Fidès. On nous dit grand bien de cette contralto, qui n'a encore joué en français sur aucune scène, et que l'Opéra doit faire débiter prochainement.

Allons, attendons avec confiance, et espérons que la direction en a fini avec les ennuis des premiers jours, et qu'elle sera heureuse avec les représentations du *Prophète*. Nous le souhaitons vivement et pour la direction et, avant tout, pour le public.

OCTAVE D'HAULT-RÉMY.





BOUTS RIMÉS

<i>Adieu l'enfance gaie où le front n'est</i>	BATTU
<i>Que du coup d'aile exquis et parfumé des.</i> . .	BRISÉS,
<i>Où ne saignent les doigts que du sang des.</i> . .	CERISES
<i>Prises mûres sur l'arbre... Ami, l'en souviens-</i>	TU?
<i>Le sourire aujourd'hui sur nos lèvres s'est.</i> . .	TU.
<i>Nous refoulons au cœur des luttes,</i>	INCOMPRISES.
<i>Mais nous restons sans craindre, ô destin, tes.</i> . .	SURPRISES,
<i>Stoïquement drapés du froc de la.</i>	VERTU.
<i>Va! ne le jetons point par colère aux.</i>	ORTIES,
<i>Dussions-nous enterrer toutes nos</i>	SYMPATHIES
<i>Et démasquer l'abîme où miroitait l'.</i>	EDEN.
<i>Car nous ne sommes pas les seuls sous la.</i>	TOURMENTE :
<i>Il faut que le front bleu des perspectives</i>	MENTE;
<i>Qu'un premier rêve d'or tombe en eau de.</i>	BOUDIN.

LOUIS FIÈRE.



GEORGE SAND

ET LA RÉPUBLIQUE DE 1848



IL y a une chose antipathique au génie féminin, c'est assurément la politique. Qu'est-ce que la politique? Des faits. On a prétendu que la politique avait des principes. Ces principes ne peuvent être que ceux d'une loi supérieure aux activités humaines, et qui les domine, la loyauté, la bonne foi, la tolérance, le respect des opinions adverses. Les théories, même les plus sympathiques, les plus acceptées, sont d'ordre contingent,

Elles varient suivant les temps, les lieux, et par-dessus tout elles sont soumises aux fluctuations des événements. A mon sens, le scepticisme politique est de tous le plus compréhensible. Des hauteurs dont parle Lucrèce, le sage peut assister, impassible, au spectacle des agitations d'en bas, dégager le bon du mauvais, le juste de l'injuste, et, sans s'attacher à la fortune d'un sectaire quelconque, déclarer *ex cathedra* que chaque opinion renferme en soi une part de vérité et d'erreur. Sans doute, cette contemplation désintéressée ne fait pas l'affaire de l'ambition; mais la philosophie ne connaît point l'ambition; elle a pour mot d'ordre l'indépendance et l'équité, sans quoi elle ne serait aucunement la philosophie.

La femme! elle est tout sentiment, tout nerfs. Ce sentiment ces nerfs, son privilège, sa douleur parfois dans la vie civile et domestique, sont pour elle des ennemis terribles, lorsque, sortant du foyer, son vrai royaume, elle se mêle aux luttes de la vie publique. Alors sa voix douce s'éraïlle aux clameurs de la foule.

George Sand fut homme par ses conceptions littéraires. Il n'est pas besoin de relire sa correspondance sur la République de 1848 pour la proclamer féminine au premier chef. Qu'une femme, jouant avec ses sujets, nous offre un bouquet de fleurs épistolaires, qu'elle s'appelle M^{me} de Sévigné, nous acceptons en disant merci! Que, s'associant à des passions, généreuses peut-être, mais non contrôlées par la froide raison, une femme nous présente une botte d'orties, nous détournons la tête, mais nous demandons: qu'allait-elle faire le long d'une haie, où ni son éducation, ni son sexe, ni sa science, ni son expérience ne l'appelaient à glaner?

La tempête balaye un trône. Bravo! s'écrie George Sand. L'âge d'or va refleurir. Plus de satisfaits, plus de ventrus: des citoyens, des frères. Car, sachez-le, « il n'y a plus de démagogie... » Le peuple est « plus beau, plus pur que tous les riches et les savants du monde entier ». Cet excellent peuple est une fois par hasard d'accord avec son gouvernement: pour « *ficher* les mauvais députés par les fenêtres ». Enthousiasme excessif, longanimité élémentaire; mais cet enthousiasme, tout le monde le ressent, et quant à la longanimité, on ne peut l'exiger immense de la part d'un souverain non encore rompu à l'exercice légal de la souveraineté. Donc tout le monde envisage l'avenir d'un œil serein. A peine le dogue prolétaire grogne-t-il dans un coin. Lamartine est sommé de lui jeter le gâteau classique car une main caressante a beau courir sur son échine, la bête ne se paye pas de promesses, il lui faut autre chose. Quoi? Les événements vont le dire, et leur éloquence sera telle que la fusillade y jouera le premier rôle.

Le peuple savant, le peuple pur braque son fusil, non

plus contre le despotisme trépassé, mais contre cette pauvre République tenue de lui donner du pain, en attendant la lune. Le pain n'est pas venu, la lune non plus, et le dogue a montré les dents derechef. Seulement à ce jeu il s'est cassé la patte. Tout à l'heure il sera bon à museler, et il sera renvoyé, calmé, mécontent, à sa niche. En manière de consolation réconfortante, il pourra se dire qu'il a, qu'il aura éternellement raison. Telle est du moins l'avis de ses flatteurs, au rang desquels un écrivain, un poète, se fait remarquer par une déférence se courbant en bassesse. De la sincérité, j'en conviens ; mais lorsqu'on s'emballe de la sorte, peut-être serait-il opportun de s'emballer en silence.

Rien de rigoureux comme un chiffre, rien d'implacable comme un fait. La théorie disparaît, l'effusion rengaine son attendrissement. Le fait, il faut l'étudier, en analyser la philosophie, en extraire le suc pour composer l'expérience. George Sand tient pour une autre méthode. Comme elle traite le sentiment avec une supériorité incontestable, elle fourre du sentiment jusque dans les réalités de la rue. Le 15 avril 1848, une multitude aveugle promène le drapeau rouge, et s'attire de Lamartine une réplique désormais historique. L'artiste sentimentale trouve le spectacle pittoresque, partant légitime. Les cris : *à bas le communisme!* ont tort, comme si une théorie était un dogme devant lequel chacun dût s'incliner, comme si en République chacun n'était pas libre de crier son cri, quel qu'il fût. Les contempteurs du communisme ne savent ce qu'ils conspuent ; à merveille ! mais le romancier (elle l'est toujours), le romancier néglige de définir nettement ce qui lui tient à cœur. Car une définition claire, respectable pourrait seule empêcher, dissiper le malentendu. Poursuivons. Le 15 mai, sous prétexte de Pologne, la même multitude envahit l'enceinte de la représentation nationale, commet inconsciemment le plus grand crime que puisse commettre un peuple libre et qui veut l'être longtemps. La représentation nationale, c'est-à-dire la France, se défend, paye aux meneurs une villégiature à Vincennes et à Bourges. « Pauvre peuple ! » gémit George. « Quelle terreur ! » écrit-elle entre deux chapitres qu'attend le réactionnaire Buloz. Le contraire de ce qu'aurait exhalé un politique perspicace, un patriote soucieux de l'avenir de son pays. Bien mieux, la révolution a reculé, et « la révolution ne doit jamais reculer », ce qui revient à dire que qui a proféré une bêtise doit la maintenir envers et contre tous. Voilà les mots dont se paye un littérateur, un observateur aussi vide de doctrine que boursoufflé de pathos inutile. On l'a dit bien des fois, l'auteur d'*Indiana* manquait d'esprit. Serait-ce inexact d'ajouter que la critique saine et sûre était étrangère aux habitudes de son intelligence, trop paradoxale pour étreindre le vrai, trop prévenue pour embrasser le juste ? L'émeute de juin, dont nous avons eu depuis une

édition considérablement augmentée, ces journées qui firent saigner le cœur de la patrie, n'arrachent au témoin que des phrases creuses sur les inconvénients de la guerre civile, sur les désagréments de la dictature. Et pourtant, si la République râla à deux doigts de sa perte, ce fut pendant cette prise d'armes qui n'eut pour elle que des appétits, non des principes. Dans l'antagonisme des classes, un parti obtient la risette de M^{me} Dudevant, le parti de la blouse. Le reste est le clan des pourris. Il semble que cet animal, nommé bourgeois, n'ait d'autre fonction que de laisser au pur le vêtement qui l'habille, le toit qui l'abrite, l'instrument de travail qui lui permettrait de nourrir, d'initier, d'éduquer la masse ignorante et fanatisée. Aujourd'hui l'opinion est entrée dans le sang du prolétariat, et il faudra bien des bouteilles d'encre pour le convaincre que cette opinion est loin d'être la vérité absolue et pratique.

Abordons maintenant une question brûlante. Le problème de la misère n'est pas d'hier ; il existe depuis qu'il y a des riches et des pauvres, il durera peut-être au delà de notre siècle qui cherche le remède au mal, sans le trouver encore. On parle beaucoup de réformes sociales, de revendications sociales, tout bas peut-être de bouleversement social ; mais nul n'a encore donné du socialisme une formule intelligible pour tous. Jusqu'à présent le socialisme n'est pas sorti des nuages de la théorie ; partant, c'est chose à examiner, à discuter, à nier, si l'on veut : ainsi le veut la liberté. La question ressort essentiellement de l'économie politique ; elle ne passera dans l'ordre des faits que lorsqu'elle aura été suffisamment élucidée. Le législateur ne saurait décréter du jour au lendemain l'abolition de la misère ; il peut la préparer graduellement par des mesures progressives, raisonnables, pratiques. Et jamais tâche plus noble ne fut proposée à un régime qui veut, avec la concorde générale, le bien-être du plus grand nombre.

Quelle est la parole nouvelle de George Sand devant le sphinx redoutable ? Du sentiment, de la littérature. Le peuple est malheureux ; nous le savions. L'indigence coudoie la richesse ; nous ne l'ignorions point. Les socialistes rêvent l'égalité, et, à la faveur de ce rêve, un larron leur confisque la liberté, premier instrument de leur affranchissement. Nous l'avons vu sans surprise. Tout cela n'est pas neuf, et tout cela est entrelardé d'alinéas à effet sur le Christ, la civilisation chrétienne, la caste bourgeoise, le peuple de 93. Oui, le peuple de 93, ce revenant évoqué par le dernier voyou des réunions publiques, a sa ligne dans cette correspondance. Vainement on objectera que Jésus a dit : « Aimez-vous les uns les autres, » c'est-à-dire ne vous fusillez pas. Vainement on soutiendra que la bourgeoisie, ouverte à tous, n'est nullement une caste, que le peuple de 93 a autant souffert de 93 que celui qu'on lui désigne comme un

ennemi. George ira de sa tirade ; elle ne s'apercevra pas que la fibre populaire est impuissante à rien montrer, et que, pour un écrivain de sa valeur, il y a une autre manière d'écrire sa langue. George fatiguera la poste à communiquer des idées qui n'ont pas le mérite de la nouveauté, des idées que traduit encore maint abolement radical, friperie rapetassée par maint ravaudeur de bas étage, et dont le client doit avoir assez, tant elle est percée à jour comme les chaussettes de ceux qui la crient et la débitent.

Aussi comme la partie est faite aux correspondants ! Comme prise est donnée aux représailles du bon sens, quand, désespérant de fonder sa cité dans la paix, l'épistolier forme le vœu inconsidéré qu'une bonne guerre, une solide invasion réveille un pays que son vice endort ! Nous l'avons eue cette guerre, cette invasion ; mais ce qui a suivi n'a été un paradis ni pour la majorité, ni pour la minorité *sublime* qui en était l'auteur. Jeter le gant aux rois dans une lettre est anodin. Pour délivrer les peuples opprimés, quelque chose de plus que les déclamations est nécessaire. En ce siècle, Don Quichotte ne fait figure que relié en veau et doré sur tranches, dans une bibliothèque de jour de l'an.

Parmi ces lettres, il en est une adressée à Ledru-Rollin. George Sand s'y déclare incapable en fait de politique ; c'est la plus sensée. Ledru-Rollin a dû s'étonner que son correspondant s'occupât de politique, il a dû le renvoyer à la *Revue des Deux Mondes*. Ailleurs Barbès est comparé à Jeanne d'Arc, ce qui a dû faire sourire le détenu de Bourges. Enfin Mazzini est vertement tancé d'avoir dit leur fait aux socialistes, coupables d'avoir brouillé les cartés quand elles auraient dû se coaliser contre un partenaire de la dernière heure, le césarisme. « Le socialisme compte vingt doctrines, aurait pu répondre le célèbre agitateur ; au nom de laquelle parlez-vous ? » Point d'orgue embarrassant ; car, je le répète, la formule est à trouver ; le triomphe d'une doctrine a pour garant son unité, son universalité, témoin ce christianisme qu'une certaine école appelle à l'appui de sa thèse, impuissante qu'elle est à développer des arguments vainqueurs, à poser des conclusions évidentes et irrésistibles.

Telle est cette correspondance publiée par la *Nouvelle Revue* au commencement de l'automne. Ce qu'il y a dedans peut s'énoncer en cinq lignes, mais ce n'est pas la première fois qu'un fond banal est délayé dans une prose indigeste et monotone. Hélas ! celle de George Sand accuse ce double caractère, tout le long de ces factums où une fausse mansuétude donne la main à des colères de bénisseurs.

Et quel moment la *Nouvelle Revue* choisit-elle pour cette exhumation ? Le moment où, dans le zénith littéraire, l'étoile du romancier pâlit et s'efface presque. Aujourd'hui le roman de pure imagination agonise. La réalité trans-

figurée, dorée par l'idéal comme par un rayon d'en haut, voilà l'objectif des peintres de mœurs qui vont venir. Que M^{me} Adam y réfléchisse ; elle a autre chose à faire qu'à se salir les doigts d'une poussière inféconde. Une copie jeune, vivante, contemporaine doit remplir ses cartons. Qu'elle y plonge sa blanche main, et elle en retirera des travaux plus captivants qu'une politique qui est à la nôtre ce que la capote de nos grand'mères est au Rubens d'une Parisienne de 1882.

PAUL VIGNET.



PORTRAITS MÉDAILLONS

— FLORIAN —

— 1755-1794 —

*Fleuri comme son nom et tout enrubanné,
Il parcourt, en chantant, les bois et les prairies,
Et remet en honneur le temps des bergeries,
Qu'au son de ses pipaux il nous a ramenés.*

*Peignant de faux l'Idylle, au teint trop suranné,
Il la fait minauder avec des mièvreries,
A la veille de voir d'affreuses boucheries
Signaler la fureur du peuple déchaîné.*

*Quoiqu'il ait composé de fades pastorales,
Dont l'unique mérite était d'être morales,
Il cueillit le laurier que la Muse promet.*

*Fabuliste, il acquit une gloire certaine :
Car prendre place après le divin La Fontaine,
C'est se dresser encor sur un brillant sommet !*

CASIMIR PERTUS.

LA NYMPHE



u fond d'un ancien parc, dont les marquis du dix-huitième siècle ont fréquenté les mystérieuses charmilles, une pauvre statue de nymphe étale sa blancheur mate.

Elle est bien vieille, et pourtant elle n'a point perdu son

jeune sourire. Elle est bien abandonnée, et pourtant il serait doux de s'entretenir avec elle des choses mortes.

La tempête qui passe inonde son torse nu et ses belles épaules tombantes. L'hiver suspend à ses bras arrondis des cristallisations transparentes. Le printemps fait à sa poitrine de marbre une écharpe de mousse et un vêtement de volubilis.

A quoi pense-t-elle? le savez-vous? Elle pense aux élégantes amours d'autrefois, aux duos passionnés, aux échanges de madrigaux dans les allées solitaires.

Elle se souvient des pécheresses blondes et brunes, des longues robes de soie, qui traînaient sur les feuilles sèches avec un frôlement confus, et des pages souriants à la collerette plissée, au visage pétri de roses.

Pauvre nymphe, elle se rappelle tout cela, et elle regrette le passé. Maintenant elle ne peut confier ses mélancolies qu'au phalène qui s'en va et à la lune qui voyage.

Dans les nuits de mai, pleines de chansons de rossignols, ou l'a entendue gémir et se plaindre. Ceux qui passaient alors sur la route se sont signés et ont pressé le pas. Croyant ouïr les lamentations des fantômes lugubres et la meufe du chasseur noir. Le lendemain, elle paraissait résignée; quelques perles de l'aube tremblaient sur les anneaux lourds de sa chevelure de pierre, et les papillons bourdonnants volaient autour de son front avec les abeilles.

Allez, o cœurs plein d'aspirations secrètes, allez, âmes poétiques, vous qui comprenez seules les vagues douleurs des choses, vous entretenir avec la nymphe de marbre. Peut-être que, pour vous, ses blanches lèvres s'ouvriront et qu'une palpitation inconnue soulèvera sa poitrine virginale.

LOUIS LE CARDONNEL.



PROBLÈMES & JEUX D'ESPRIT

ACROSTICHE DOUBLE

Problème n° 76.

Commençons par le haut.
 Mon premier se prend chaud
 Ou froid, à l'air, en chambre,
 En juin comme en décembre.
 Grand seigneur ou larbin
 Le prennent le matin.
 — Nom de femme, de fille,
 De princesse gentille
 Qu'on aime dans son temps.
 — Dans les combats sanglants
 On le voit, dans l'histoire,
 Rapportant la victoire
 A son cher Empereur.

— Instrument d'amateur.
 Voyez, dans la fanfare,
 Son possesseur se pare
 D'un paltot noir ou vert.
 — Le temps sombre et couvert,
 La nuit, le froid, la bise.
 Cependant à l'église
 Noël a retenti.
 On chante, c'est fini.
 — La suivante veillée,
 Une fille éveillée
 Me donne, aux petits jeux,
 Juste à son amoureux,
 Comme gage fidèle,
 De constance éternelle.
 — Le premier mot que dit
 L'écho, quand un petit,
 Au fond du bois l'appelle.
 — Pardonnez-moi mon zèle.
 J'ai fini. Mon dernier,
 Comme tout mon entier,
 Ne dit rien; donc, en somme,
 Me direz-vous, pauvre homme,
 Pour faire mieux ou bien,
 Ne faites jamais rien!

COLLET-MONT-THÉ.

ÉNIGME

Problème n° 75.

Le flot qui roule sur la grève
 Rebondissait sur mon bateau.
 Fatigué de son choc sans trêve,
 Je l'ai fermé dans mon couteau.

E. MEUNIER.



SOLUTIONS

Problème n° 73, logogriphe. — Le mot est *soleil* dans lequel on trouve les mots *lis, lo, sol, si, sole, sel, os, oie, loi, soie, lie, île, Eloï et soi*.

Problème n° 74, fantaisie numérique. — Le mot est :

C L O V I S

Ont envoyé la solution du problème n° 73 : Mme Constance Mazoyer ; M^{lle} Franciana ; M. Emile Frau ; — du problème n° 78, M^{lle} Franciana ; M. Emile Frau.

Nous publierons dans notre prochain numéro les solutions des problèmes nos 75 et 76.

Toutes les communications concernant les *Problèmes et jeux d'esprit* doivent être adressées à M. le secrétaire de la rédaction du *Monde lyonnais*, 8, rue Mulet, à Lyon.

Les solutions devront nous parvenir au plus tard le jeudi, à midi. Celles qui nous arriveront passé ce délai ne seront pas insérées.

Nous accueillerons avec plaisir tous les problèmes nouveaux que nos lecteurs voudront bien nous adresser.



Le Gérant : CHARLES DAMEY.

PUBLICATIONS NOUVELLES de la Librairie FIRMIN-DIDOT & C^{ie}, Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56, PARIS

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LETTRES, SCIENCES ET ARTS

— FRANCE, 1550-1700 —

Ouvrage illustré de 17 chromolithographies et de 250 gravures sur bois

UN VOLUME IN-QUARTO DE 560 PAGES

P R I X :

Broché.	30 fr.	ÉDITION SUR GRAND PAPIER	
Relié, dos chagrin, plats toile, avec ornements dorés, tranches, dorées.	40 »	Broché.	60 fr.
Relié, dos et coin chagrins, plats papier, tranche supérieure dorée, les autres tranches ébarbées.	40 »	La même, avec reliure dite d'amateur.	80 »
		Édition sur papier de Chine (en carton).	100 »

WALTER SCOTT

ILLUSTRÉ

TRADUCTION NOUVELLE

Ont déjà paru

IVANHOÉ, QUENTIN DURWARD, ROB-ROY, KENILWORTH

CHACUN DE CES ROMANS FORME UN BEAU VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS, AVEC 150 GRAVURES SUR BOIS

P R I X :

Broché.	10 fr.	Relié, dos chagrin, tranches dorées.	15 fr.
Cartonné percaline, avec fers spéciaux.	13 »	Relié, avec reliure dite d'amateur.	15 »

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON, rue de la République, 33. Librairie moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER, 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicinale avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

GLACIERS MARSENGO ET C^{ie}, 4, rue Gasparin, et rue Saint-Dominique, 1. — Entremets glacés, Châteaubriant, Nesselrodes, Dauphins, Sorbets, Granits napolitains, Café glacé, Glaces variées. — Expéditions au dehors.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Coils et cravates.

DUSSERRE, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Thâières, Plateaux, etc.

E. PLOIX & C^{ie}, Éditeurs, rue Garancière, 8 et 10, PARIS

LA
TERRE SAINTE

SON HISTOIRE — SES SOUVENIRS — SES SITES — SES MONUMENTS

PAR
VICTOR GUÉRIN

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS-LETTRES, CHARGÉ DE MISSIONS SPÉCIALES EN ORIENT

Un beau volume grand in-4°, d'environ 500 pages

ILLUSTRÉ DE VINGT ET UNE PLANCHES EN TAILLE-DOUCE ET DE TROIS CENTS GRAVURES SUR BOIS



PRIX DE L'OUVRAGE

Broché	50 fr.	Demi-chagrin, plats toile mosaïque, fers spéciaux et tranches dorées	70 fr.
Cartonnage toile, tranches blanches.	60 »	Demi-marquain avec coins, tête dorée, tranches ébarbées, plats papiers	70 »

Il a été imprimé vingt exemplaires numérotés sur papier du Japon

PRIX DE CHAQUE EXEMPLAIRE : 200 FR.

LIBRAIRIE H. OUDIN, ÉDITEUR
PARIS | POITIERS
51, RUE BONAPARTE | 4, RUE DE L'ÉPERON

LES
PYRÉNÉES
FRANÇAISES
LOURDES — ARGELÈS — CAUTÉRÈTS — LUZ
SAINT-SAUVEUR — BARÈGES

Texte par PAUL PERRET
ILLUSTRATIONS PAR EUGÈNE SADOUX

Un magnifique volume grand in-8°
ILLUSTRÉ DE 150 GRAVURES DANS ET HORS TEXTE

Broché. 10 »
Belle reliure, percaline dorée, tranche dorée. 12 »
Belle demi-reliure chagrin, plats percaline dorée,
tranche dorés. 14 »

LIBRAIRIE CHARLES DELAGRAVE
— PARIS, 15, rue Soufflot —

Le Monde vu par les Artistes
GEOGRAPHIE
ARTISTIQUE
PAR
RENÉ MÉNARD

MAGNIFIQUE OUVRAGE ORNÉ DE PLUS DE 600 GRAVURES ET DE
NOMBREUSES CARTES

Un beau volume grand in-8° jésus

Broché 25 fr. — Riche reliure, fers spéciaux, plats et tranches
dorés, 32 fr. — Il reste quelques exemplaires numérotés sur vélin,
broché, 50 fr.